

GAËL OCTAVIA

**LA BONNE  
HISTOIRE  
DE MADELEINE  
DÉMÉTRIUS**

ROMAN

CONTI  
NENTS  
NOIRS

*nrf* | GALLIMARD

## **DU MÊME AUTEUR**

### **Roman**

LA FIN DE MAME BABY, Gallimard, collection Continents Noirs, 2017

### **Théâtre**

LE VOYAGE, Rivartcollection, 2009, Textes en Paroles, 2014

CONGRE ET HOMARD, Lansman Éditeur, 2012

CETTE GUERRE QUE NOUS N'AVONS PAS FAITE, Lansman Éditeur, 2014

# **CONTINENTS NOIRS**

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano



GAËL OCTAVIA

**LA BONNE HISTOIRE  
DE MADELEINE  
DÉMÉTRIUS**

ROMAN

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD



*Pour Amel Aïdoudi*





Mon amie Madeleine m'a demandé d'écrire son histoire. Elle m'a téléphoné et m'a lancé, de but en blanc, qu'elle allait me raconter quelque chose et que j'allais en faire un livre.

D'abord, j'ai pensé : mon amie me demande de raconter son histoire. J'ai souri : mon amie sollicite mes compétences d'écrivaine, mon amie reconnaît mon talent. Puis je me suis rappelé : Madeleine n'est pas mon amie. Pas à proprement parler. Elle l'a été, au lycée. Elle ne l'est plus. Aujourd'hui, ça fait à peu près vingt ans que je n'ai plus revu Madeleine volontairement. Au plus nous croisons-nous par hasard au supermarché ou dans une rue de Fort-de-France quand j'y fais un saut. Vingt ans que Madeleine s'intéresse peu à ma vie, comme moi à la sienne. Nous ne sommes amies qu'au sens prêté à ce terme par les réseaux sociaux.

Madeleine, mon amie d'antan, m'a demandé d'écrire son histoire, devrais-je dire pour être exacte. *An tan lontan*. Au temps d'il y a longtemps.

Nous étions cinq inséparables, au lycée : deux Christelle dont l'une surplombait l'autre d'une tête et demie, Jessica,

Madeleine et moi. Pourtant, nous nous sommes séparées. Ou plutôt, mes amies se sont séparées de moi, car elles se voient encore, Petite Christelle, Grande Christelle, Jessica et Madeleine. Elles se voient souvent, je crois.

« Je vais te raconter quelque chose, quelque chose que j'ai vécu, et tu vas en faire un livre. »

*En faire un livre.* Au téléphone, je me suis abstenue d'expliquer à Madeleine qu'il ne m'appartenait pas tout à fait de faire de son histoire un livre. Que certaines histoires ne consentaient pas à se laisser jeter sur le papier. Que ceux qui me publiaient avaient voix au chapitre. Que j'avais une foule d'autres projets d'écriture que je ne parvenais pas à boucler à cause de commandes à honorer, de travaux alimentaires. Elle était si sûre de son affaire.

Elle voulait me voir tout de suite. Elle était de passage à Paris avec son mari et ses enfants. Elle pouvait s'échapper, là, tout de suite. Nous prendrions un café, elle me raconterait toute l'histoire et puis j'écrirais le livre.

L'urgence dans la voix de Madeleine a failli me faire obtempérer. Je suis d'un naturel obéissant, sensible aux impératifs d'autrui. On me dit « tout de suite », j'accours. Mais je me suis ressaisie. J'avais mes impératifs à moi. Un article à rendre. L'appartement à remettre en ordre avant le retour des filles, qui avaient passé la semaine chez leurs pères respectifs. Je lui ai dit que « tout de suite » ça ne serait pas possible.

Nous avons fixé un rendez-vous pour la semaine suivante. Madeleine devait passer huit jours en Bretagne avec sa famille. Ses fils ne connaissaient pas la Bretagne.

Madeleine avait appris à aimer cette région lors de ses études à Rennes. Elle y avait rencontré son mari, Loïc – elle faisait sa médecine à l’université Rennes 1, il était élève en génie mécanique à l’INSA. Malgré son prénom qui transpirait la Bretagne, Loïc était martiniquais comme elle, comme moi. Il y avait peu de Martiniquais à Rennes à l’époque – on les trouvait plutôt à Bordeaux, à Toulouse et, bien sûr, à Paris. Leur rencontre, à Rennes, dans une soirée étudiante, avait été naturelle. Leur mariage, en Martinique, cinq ans plus tard, aussi. Je n’y avais pas été conviée. Nous n’étions déjà plus amies, Madeleine et moi.

Il me fallait donc attendre une semaine pour savoir ce qu’elle avait à me raconter qui méritât que l’on en fasse un livre. Au téléphone, elle a simplement précisé : « C’est quelque chose qui m’est arrivé pour de vrai. Ça fera une bonne histoire. Un livre qui te rapportera de l’argent, je pense. »

Rien de plus. J’ai prêté attention au ton de sa voix, très grave, et à son volume très bas, comme si elle se cachait de son mari et de ses fils pour parler. *Une bonne histoire qui me rapporterait de l’argent.* Qu’avait-il pu arriver à Madeleine de si important et de si secret ?

J’avais du mal à imaginer qu’un événement intéressant eût pu se produire dans sa vie très rangée. À ma connaissance, elle n’avait eu à souffrir d’aucun accident grave ces dernières années. Son mari et elle affichaient sur divers réseaux sociaux leur conjugalité sans nuages. Ses enfants grandissaient. Ses parents étaient encore en vie, se portaient à merveille d’après ce que je pouvais voir lorsqu’il

m'arrivait de les croiser, eux aussi, à Fort-de-France, jamais l'un sans l'autre, son père me gratifiant d'une accolade chaleureuse et sa mère d'un petit mot infantilisant, comme si j'étais toujours la camarade de classe de leur fille.

Non, je ne pensais pas sérieusement qu'elle eût quelque chose à me raconter qui vaille le détour, mais j'étais flattée qu'elle fasse appel à moi. Madeleine, pas plus que Petite Christelle, Grande Christelle ou Jessica, ne semble faire grand cas de ma carrière d'écrivaine – je veille pourtant à ce qu'elle ait l'air florissante vue des réseaux sociaux. Elles ne réagissent jamais à l'annonce de mes modestes succès ni, en général, à ce qui concerne mon actualité artistique, sauf, fait rarissime, quand celle-ci implique une collaboration avec une célébrité.

Pour ma part, je ne ménage pas mes efforts pour paraître subjuguée par le quotidien dont elles font le récit méticuleux à des centaines de confidents numériques. J'applaudis les prouesses de leurs enfants. Je loue le bon goût de leurs grandes tablées festives. Je clame mon désir pour leurs barbecues, leurs escapades en bateau, leurs vacances en hôtels clubs. Hypocrisie? Mes sifflements admiratifs, mes ébahissements virtuels ne saluent pas les faits mais la joie qui en émane. Les petits bonheurs de mes anciennes amies me touchent vraiment.

Elles semblent mener une existence paisible, peut-être pas parfaite, mais sans complication excessive. Une vie dont le spectacle me rassure, que je contemple comme je déchiffrerais un mode d'emploi, une possibilité pour moi-même, au cas où.

Après le coup de fil de Madeleine, j'ai réalisé que je continuais à exister pour elles, bien que cela ne se manifestât jamais à moi. Pourquoi n'éprouvent-elles pas, elles aussi, le désir de me faire plaisir ?

Parfois, je me demande si elles voient clair dans mon jeu. Si elles supposent ce que m'inspire au fond, et bien que j'y participe moi aussi, cette banalité qui tient à s'afficher à longueur d'écran. La mièvrerie des mots, les photos mal cadrées, les enfants terriblement ordinaires. Me punissent-elles pour ce qu'elles prennent pour de l'insincérité ? Est-ce que l'on punit quelqu'un qui veut simplement être aimable ?

Ou bien voient-elles encore plus clair que cela, plus clair que moi-même ? Et si faire plaisir n'était pas vraiment mon but ? Parfois, en ajoutant ma part au lot de clics approbateurs, je doute. S'agit-il de paraître aimable ou normale ?

Les huit jours se sont vite écoulés, durant lesquels j'ai assez peu pensé à mon rendez-vous avec Madeleine, au mystère qui l'entourait. J'étais débordée, entre mon travail qui n'avancait pas comme je le voulais – des chroniques que je rédigeais sous un nom d'emprunt pour un magazine féminin, non sans un certain ennui –, les crises de nerfs de mon aînée de quatorze ans et les difficultés scolaires de la petite.

Le jour dit, il fait un temps d'une rare splendeur. La ville se relève d'interminables semaines de pluie glaciale – la veille encore, un vent humide infiltrait les mailles des pulls, les pores de la peau autant que le moral. Le ciel a subitement revêtu son bleu le plus pur. Je décide de traverser à pied les quelques arrondissements qui me séparent du Quartier latin, où Madeleine m'a donné rendez-vous dans un café.

Je l'ai laissée choisir le lieu alors que je suis la Parisienne, que les petits bistrots du nord et de l'est de la capitale, mes quartiers de prédilection, n'ont plus de secrets pour moi, que j'en ai même rédigé un guide à l'usage des visiteurs étrangers, paru dans le hors-série d'un célèbre mensuel : *le plus familial, le plus punk, le plus baroque, le plus afro...*

Madeleine a opté pour un établissement hyper touristique proche de la place Saint-Michel.

En marchant, je me remets à m'interroger sur ce qui l'amène jusqu'à moi. Vais-je découvrir qu'elle m'a dérangée pour une bête histoire d'adultère? N'aurais-je pas dû éclaircir la question au téléphone plutôt que de risquer de nous faire perdre notre temps à toutes les deux? Et puis, admettons qu'il lui soit vraiment arrivé quelque chose d'incroyable, pourquoi vouloir absolument « en faire un livre »? Et pourquoi faudrait-il qu'il soit écrit par moi?

J'essaye de trouver la réponse en Madeleine elle-même. Le soleil de onze heures inonde Paris. En traversant la Seine aux reflets irisés, je nous revois à Fort-de-France, sur l'avenue longeant le bord de mer que, dans ma jeunesse, on n'appelait pas encore *malecòn* pour imiter les grandes îles hispanophones. Nos longues promenades, avec Petite Christelle, Grande Christelle et Jessica. Le sorbet à la goyave que nous n'engloutissions jamais assez vite pour empêcher la glace de dégouliner le long de nos doigts. Nos cris quand nous jouions à nous menacer mutuellement de nos paumes poissées. Nos corps agglutinés autour du walkman de Jessica, un appareil dernier cri venu de Miami, où son père faisait des affaires, muni d'un connecteur qui permettait de brancher cinq paires d'écouteurs à la fois. *Kassav chaque matin éloigne le médecin*, posologie complétée par quelques divas locales, ainsi que deux ou trois phraseurs sentimentaux qui n'avaient pas eu l'idée de s'inventer un nom de scène, et dont les patronymes comiques

ressemblaient à tout sauf à des noms de chanteurs. Nos ondulations sur ces mélodies qui accompagnaient l'éclosion d'une idylle pour finir par en gratter la blessure, entretenant le délice de la mélancolie – en ce temps-là, les peines d'amour avaient plus de saveur que les commencements.

J'essaye de me rappeler Madeleine en particulier, son visage, sa voix d'alors, mais ne me vient que la vision d'ensemble. Nous. Cinq jeunes Martiniquaises ordinaires, insouciantes. Nous avions à peu près l'âge de ma fille aînée aujourd'hui, mais n'étions frappées par aucun des tourments qui semblent la tirailler. Nous aimions dire que nous formions une bande, un gang, un tout indivisible.

L'étions-nous vraiment, indivisibles? Le temps n'avait-il pas fini par nous diviser? Je suppose que même Petite Christelle, Grande Christelle, Jessica et Madeleine n'ont plus l'illusion, aujourd'hui, de former un tout.

Je vois bien, sur les réseaux sociaux, que, sans avoir cessé de se fréquenter, elles ont été happées par des cercles différents. Des cercles déterminés par leur statut professionnel, marital, la marque de leur voiture, le standing de leur quartier de résidence, la présence ou non d'une piscine dans leur jardin, l'école de leurs enfants. Des cercles qui trouvent encore une intersection ténue – elles –, mais pour combien de temps? Je n'ai été que le premier caillou à se détacher du rocher qui n'est cependant pas plus solide sans moi, qui s'effritera, inexorablement, jusqu'à être réduit à rien.

Jessica a vu son mari prendre la poudre d'escampette avec une quasi-adolescente, comme son propre père vingt-cinq



ans auparavant – cela avait été la grande affaire de notre année de première : la stupeur de Jessica, qui, paradoxalement, parce que son père collectionnait les maîtresses, n'en revenait pas qu'il ait éprouvé le besoin de quitter sa mère, et puis, passé le choc, sa complicité avec cette belle-mère de sept ans son aînée qui l'emmenait faire du shopping. Divorcée, Jessica fait contre mauvaise fortune bon cœur en s'octroyant une seconde jeunesse. Elle festoie plus que de raison avec d'autres copines pareillement délaissées et garnit ses albums virtuels d'autoportraits provocants.

Ces clichés suscitent probablement la consternation de la plus grande des Christelle, *ravèt légliz* dont une madone de Salvi tient lieu de photo de profil, qui pour sa part inonde le cyberspace d'images pieuses, de maximes en caractères dorés, de bougies imposantes et solennelles.

Quant à Petite Christelle, mère courage flanquée d'un mari sans emploi, criblé de dettes, et se débattant avec un salaire d'assistante, elle a dû retirer ses fils du circuit d'institutions privées où Madeleine dépose les siens tous les matins.

Madeleine est celle qui s'en tire le mieux, en fin de compte. D'ailleurs, n'en a-t-il pas toujours été ainsi ?

Je revois la maison cossue où elle a passé son enfance. Une bâtisse d'un blanc éclatant, s'élevant sur deux étages. Pas de piscine mais un immense jardin à flanc de morne qui sentait bon l'ylang-ylang. Un jardin enchanteur dont la vaste périphérie sauvage, parsemée de manguiers, de citronniers, de goyaviers au pied de broussaille, confinait une pelouse impeccable où poussaient des massifs à

la française : roses, hibiscus, jasmin, bougainvilliers et pas moins de trente sortes d'orchidées. Pour mes quinze ans, Madeleine y avait organisé une chasse au trésor, mon rêve impossible de gamine de HLM.

La famille de Madeleine était assortie à sa maison. Deux parents médecins qui ne se disputaient jamais. Des frères aînés beaux comme des demi-dieux que Petite Christelle, Grande Christelle, Jessica et moi-même lorgnions, et qui avaient la politesse de se mêler parfois à nos conversations. Un foyer gardé par un labrador et quatre chats, servi par une domesticité sommaire – jardinier et bonne à tout faire –, où chacun semblait avoir assez d'espace, de temps, de sourires pour être disposé à en offrir aux autres. Un havre qui me dépaysait de ma famille monoparentale, du désordre de notre appartement étriqué, des cris incessants par lesquels ma mère espérait empêcher mon frère d'embrasser un destin tout tracé de délinquant.

Étions-nous dupes, au fond, de cette histoire de tout indivisible ?

Arrivée au café, je cherche Madeleine. La grande salle aux murs couverts de miroirs ne cesse de me renvoyer mon propre visage inquiet. J'ai quinze minutes de retard, je n'ai pas envisagé que Madeleine, exemplaire quant à la ponctualité comme en toutes choses, puisse ne pas être là.

Évidemment, je me demande si elle a pu changer d'avis, ou partir, lassée de m'attendre, ou, pire, si le café ne l'a pas avalée car, avec son brouhaha persistant, ses tintements de cuillers, il me fait, le temps d'un instant, l'effet d'un piège comme on en voit dans les thrillers de série Z – la classique attraction de fête foraine où, au milieu des cris de joie et des rires, se niche un danger mortel.

Je consulte mon téléphone. Madeleine n'a pas essayé de me joindre. Il ne me reste qu'à m'installer, seule.

La terrasse est bondée de touristes qui y passeront le temps nécessaire à ressusciter leurs pieds endoloris. Je me rabats sur l'intérieur. Un couple se lève d'une table avantageusement située non loin de la porte grande ouverte.

Quand nous nous rasseyons enfin ensemble, elle me demande de la regarder.

Je l'ai vue arriver de loin. Je n'avais cessé de la guetter mais, l'apercevant enfin, j'ai fait mine d'être plongée dans un livre. Je ne me suis levée de mon fauteuil qu'en l'entendant prononcer mon prénom, au moment où elle faisait son entrée dans le café, avec vingt-sept minutes de retard. Elle avait eu du mal à échapper à son mari, à ses fils, a-t-elle bafouillé tout en se précipitant vers moi, l'air contrarié, après quoi elle s'est littéralement jetée dans mes bras.

Elle m'a serrée longuement, très fort.

« Je suis contente que tu sois là, j'ai eu peur que tu ne viennes pas », a-t-elle murmuré à mon oreille.

La puissance de son étreinte m'a troublée, et plus encore notre reflet – Madeleine et moi, enlacées – sur une des immenses glaces. Nous nous serrions parfois ainsi, autrefois, pas seulement pour nous consoler d'une peine de cœur ou de l'humiliation d'un professeur. Il nous arrivait de nous quitter de façon mélodramatique à la fin de la journée, sans raison. Peut-être pressentions-nous la perte à venir, l'inéluctable divergence de nos trajectoires. Madeleine m'avait-elle conservé son affection, en fin de

compte, malgré les années d'éloignement, de quasi-silence ? Mon émotion trahissait le fait que, moi aussi, je lui étais restée attachée à un point dont je n'avais pas eu conscience durant tout ce temps.

« Je veux que tu me regardes. Ça fait longtemps. Il faut que tu me regardes, sinon je ne pourrai pas te raconter. »

Elle porte une robe de lin sans manches, très ajustée, qui lui va bien. Elle n'a pas pris un gramme depuis le lycée malgré deux grossesses, un miracle dont je ne peux me targuer. Je m'attarde sur ses bras fins et fermes – je ne dénude quasiment plus les miens depuis deux ans, ayant brutalement pris conscience de leur aspect, qui date sans doute de la naissance de ma seconde fille, à cause d'une épouvantable photo où je posais en débardeur. Ses épaules de miel sont toujours gracieuses. Je ne regrette que ses cheveux, d'une raideur artificielle, coupés au niveau du menton.

Depuis que nous sommes adultes, je ne lui connais que cette coiffure trop sage. Je n'ai jamais compris pourquoi elle s'était soumise à la mode du défrisage et ne peut retenir une moue de dépit à la pensée de ses boucles que j'aimais tant quand nous étions adolescentes. *Les plus beaux cheveux du monde*. Abondants, rebelles, sa seule insolence. Je me rappelle les lui avoir enviés au point de souhaiter, parfois, qu'elle cède à ces pulsions autodestructrices qui poussent parfois les plus ravissantes à saccager leur propre beauté, avant de me trouver désemparée quand, en effet, elle les avait sacrifiés.

Je la fixe une minute avant de chercher des yeux le garçon de café, car la marche m'a donné soif.

Elle proteste : « Non, regarde-moi vraiment ! Regarde-moi attentivement parce que, quand je t'aurai tout raconté, tu ne me verras plus de la même façon. »

Je ne suis pas sûre de comprendre ce qu'elle attend de moi, mais j'essaye de la regarder différemment.

C'est là que je réalise qu'elle ne sourit pas, ce qui, de sa part, est tout à fait inhabituel – cela fait des années que je n'ai vu son visage sans cet ornement de dents blanches qui souligne la sollicitude des hôtessees dévouées, l'enthousiasme inextinguible des femmes du monde.

Hormis ce détail, je ne la trouve pas différente de l'image que j'ai d'elle depuis toujours : Madeleine, fille de médecins, médecin elle-même, bien mariée, légitime, tellement campée dans la normalité. La seule étrangeté réside dans la raison de notre rencontre, dans son caractère furtif et secret – j'ai le sentiment qu'elle n'en a rien dit à son mari.

Un serveur s'approche de notre table et, se tournant vers lui, Madeleine sourit pour la première fois depuis son entrée dans le café. D'un sourire timide, froissé, qui tremble et lui confère une expression qui me met mal à l'aise. Je fais mine d'y voir de la fatigue, une grande fatigue liée à l'enchaînement des voyages – avion, train, avec les enfants qui plus est –, et de m'en inquiéter. N'est-elle pas épuisée ?

La commande passée, le sourire de Madeleine se prolonge sans raison – le serveur nous tourne désormais le dos. Ses lèvres se crispent davantage. Ce qu'exprime ce sourire

n'est manifestement pas de la fatigue mais, à cet instant, je suis incapable de dire de quoi il s'agit.

Cette affaire qu'elle doit me raconter est arrivée bien avant notre rencontre. Nous avons fait connaissance à la rentrée de seconde. Est-ce que je me rappelle cette rentrée au lycée, notre coup de foudre amical ? s'enquiert-elle. Le premier cours, un cours de latin, l'élégante agrégée qui tanguait sur ses talons aiguilles en nous entretenant, en qualité de professeur principal, des subtilités du lycée.

Bien sûr que je m'en souviens. Et de Madeleine, assise au premier rang. Loin derrière, je fixais depuis la première minute la cascade frisée, au volume spectaculaire, qui coulait sous ses omoplates tout en gonflant comme une baudruche. Plusieurs fois, pendant l'heure qu'avait duré le cours, Madeleine s'était retournée, offrant l'énergie de sa figure enjouée à l'espace ouvert, aux grandes fenêtres donnant sur la mer et aux plafonds délabrés. Une adresse sympathique que je n'avais pas prise pour moi-même, mais qui – elle me l'avouerait ensuite – m'était destinée. Madeleine était jolie, avais-je noté. Jolie, enjouée, je ne me percevais pas comme telle. Comment, en outre, avait-elle pu me remarquer si vite parmi trente élèves ?

Avant notre rencontre, donc, reprend Madeleine, m'extrayant des chaises trop basses et trop dures du lycée Victor-Schoelcher de Fort-de-France pour me ramener sur le cuir molletonné de mon fauteuil club. La chose s'est produite alors qu'elle n'était qu'au collège, en quatrième.

« Tu m'as toujours connue comme ça, tu vois. Tu m'as

toujours connue avec ça en moi. Mais tu ne t'es aperçue de rien. »

Le reproche dans sa voix m'agace un peu. Il relève d'une familiarité déplacée dans notre situation. Comme si de rien n'était, elle se met à évoquer cette fois le collègue, la rigueur des uniformes, la manière dont on se singularisait tout de même, dont on marquait son style, sa classe sociale par des détails subtils, mettant à mal le fantasme républicain d'égalité censé passer par l'habit imposé.

Songeant à mes divers travaux laissés en plan – d'autres chroniques fastidieuses, des séquences lucratives pour la télévision –, je commence à en avoir assez de la voir tourner autour du pot. Lui demander franchement que nous en venions au vif du sujet m'est cependant impossible. Je crains qu'elle n'énumère toutes les astuces par lesquelles on raccourcissait une jupe plissée quand elle lâche, passant du coq à l'âne : « Un militaire. C'était un militaire. »



« Châtain clair, taille au-dessus de la moyenne... tout juste arrivé de France... beau, peut-être... je ne sais pas... il aurait fallu que tu l'aies vu, toi aussi... »

Madeleine entreprend de me décrire l'homme et je mesure la naïveté avec laquelle j'ai accouru à ce rendez-vous.

Je suis sortie de chez moi à la fois excitée et contrariée – on allait abuser de mon temps et de ma gentillesse, comme d'habitude –, curieuse de l'histoire à entendre, dubitative quant à son réel intérêt, en tout cas incapable de me figurer un drame. C'est pourtant un drame qui va se dessiner là, dans ce café où tout a été pensé pour optimiser notre confort. Un drame auquel je ne suis pas préparée.

Un viol. L'avait-il violée, cet homme? L'ineptie de cette interrogation formulée pour moi-même m'apparaît aussitôt. De quoi pouvait-il être question, entre un homme et une adolescente, entre un « militaire arrivé de France » et une gamine de chez nous, sinon de rapport de force, de viol?

Bien sûr, un viol. Le silence, le dégoût de soi-même, la culpabilité, puis la compréhension tardive des faits – non, elle n'est pas fautive –, le besoin que ça sorte, des années après... Tout y est.

Madeleine cherche ses mots en remuant son diablo

menthe – elle en buvait toujours, m'étais-je exclamée quand elle l'avait commandé, car nous nous y étions mises toutes les cinq, en seconde, après avoir vu à la télévision la rediffusion d'un film sorti l'année de notre naissance. Je saisis ma pinte de bière à deux mains pour y tremper les lèvres. Cachée par le verre maintenu au niveau de mon nez, je considère Madeleine, ne sachant que faire.

*Il t'a violée, le militaire?* On ne pose pas ce genre de question, surtout quand on connaît la réponse. Madeleine semble tenir à ce que je me fasse une idée précise de l'homme, comme si j'étais une inspectrice de police relevant sa déposition : peau du visage légèrement grêlée, ossature épaisse, carrure de rugbyman... Je la laisse dire. Je profite du sursis avant l'exposé brut des faits, cette histoire que je ne veux plus entendre.

Je n'ai jamais été bien vaillante à l'idée de la violence physique. Les récits de coups et de blessures, d'intrusion dans la chair me sont insupportables. Je suis trop sensible, trop sujette à l'empathie, trop lâche aussi. Si Madeleine parle, je ne pourrai pas m'empêcher de souffrir avec elle.

J'ignore en outre comment je m'y prendrai, moi qui ne sais rien refuser, pour lui expliquer qu'en aucun cas je ne ferai de son calvaire un livre. Je n'ai jamais écrit que des romans légers, divertissants, des petits bouquins sans prétention qui se vendent correctement, cantonnés au rayon *chick lit* des gares et des aéroports. Je ne suis tout simplement pas compétente.

Madeleine ne prononce pas le mot, persistant plutôt à

faire exister cet homme avec la plus grande exactitude possible – et pourquoi, sinon pour que je vive la chose comme si j'en avais été le témoin oculaire, pour que j'en devienne la victime collatérale? Mais le viol commence à s'immiscer en moi, à meurtrir mon esprit et mon corps.

Les statistiques ont beau démontrer la banalité du viol, je n'ai jamais, de ma vie, côtoyé de victime qui me soit aussi proche. Seulement la cousine d'un ex-petit ami, et puis cette éphémère collègue, quand j'officialiais comme lectrice d'une maison d'édition, un de mes premiers jobs. Deux filles que j'ai peu fréquentées, uniquement par obligation, sans plus d'affinités. Chacune avait été la proie d'un membre de sa propre famille. Des histoires qui m'avaient horrifiée, certes, mais qui ne m'avaient pas été confiées directement – j'en avais eu vent par des tiers, j'étais censée me comporter avec les premières concernées comme si de rien n'était.

Cette fois, le pire était arrivé à celle qui avait été ma plus chère amie. Un cauchemar dont l'implacabilité s'imposera bientôt à moi sans détour, sans intermédiaire, dans la matérialité de la voix de Madeleine, dans le rugissement de sa parole désentravée après plus de vingt ans, dans le réalisme sordide de son récit, qui s'annonce déjà avec le détail méticuleux du physique de l'homme.

Je ne voulais pas l'interrompre, mais quelque chose a dû s'échapper de ma gorge malgré moi. Son prénom, une onomatopée, un grognement ou je ne sais quoi, comme une ancre crevant la surface de l'eau. Le silence qui suit est

GAËL OCTAVIA

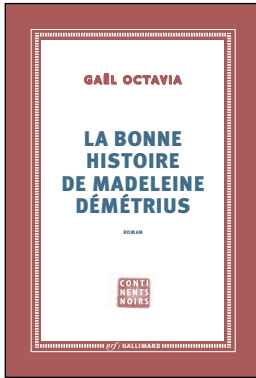
## LA BONNE HISTOIRE DE MADELEINE DÉMÉTRIUS

« Mon amie Madeleine m'a demandé d'écrire son histoire. Elle m'a téléphoné et m'a lancé, de but en blanc, qu'elle allait me raconter quelque chose et que j'allais en faire un livre.

D'abord, j'ai pensé : mon amie me demande de raconter son histoire. J'ai souri : mon amie sollicite mes compétences d'écrivaine, mon amie reconnaît mon talent. Puis je me suis rappelé : Madeleine n'est pas mon amie. Pas à proprement parler. Elle l'a été, au lycée. Elle ne l'est plus. Aujourd'hui, ça fait à peu près vingt ans que je n'ai plus revu Madeleine volontairement. Au téléphone, elle a simplement précisé : "C'est quelque chose qui m'est arrivé pour de vrai. Ça fera une bonne histoire. Un livre qui te rapportera de l'argent, je pense." »

Qu'était-il donc arrivé à Madeleine Démétrius, la Mulâtresse, « fille de médecin, médecin elle-même, bien mariée, légitime », qui méritât que l'on en fasse un livre ? Pour la narratrice, Martiniquaise à l'enfance pauvre venue s'exiler à Paris, mère célibataire vivant de *chick lit*, ces retrouvailles sont surtout l'occasion de démêler les fils d'une amitié brisée et d'exhumer de douloureuses questions enfouies, non sans de grandes bouffées d'ironie et de bonheur.

*Née en 1977 à Fort-de-France, Gaël Octavia a publié plusieurs pièces de théâtre et, dans la collection « Continents Noirs », son premier roman, La fin de Mame Baby (prix Wepler 2017, mention spéciale du jury).*



**LA BONNE HISTOIRE DE  
MADELEINE DÉMÉTRIUS**

GAËL OCTAVIA

Cette édition électronique du livre  
*La bonne histoire de Madeleine Démétrius* de Gaël Octavia  
été réalisée le 11 septembre 2020  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072902598 - Numéro d'édition : 368978)

Code Sodis : U33398 - ISBN : 9782072902628

Numéro d'édition : 368981